



Extrait d'un manuscrit en cours d'évaluation  
par le comité de lecture citoyen

**Auteur : Marie-Hélène Romeo**

**Titre : le chant des coquelicots**

**Genre : Roman**

**EXTRAIT**

....

Ettore-Pierre dévisageait avec insolence l'homme assis en face de lui qui s'épanchait dans une logorrhée apologétique où coïnciaient, de temps à autre, des intonations éraillées par l'abus de tabac.

- J'ai informé votre père de cette affaire, Monsieur Farnèse. conclut-il.

Le Directeur du Cours Fénelon retira les petites lunettes qui tombaient sur le bout de son nez et alluma un cigare. Ses mains tremblaient de colère contenue. Il se leva de son trône cossu pour arpenter le bureau. Il régnait, dans cette pièce, l'odeur âcre du tabac et des vieux papiers, mais elle séduisait Pierre qui la comparait à un cocon à engendrer des intellectuels diserts.

- Voilà six ans que vous êtes chez nous Pierre Farnèse, et si vous n'aviez pas été aussi bon élève j'aurais eu déjà mille raisons de vous renvoyer. Mais cette fois c'en est trop !

Pierre ne pipait pas un mot ; ses sourcils noirs ombrèrent son regard qui devenait glacial. L'homme se rassit, tritura son cigare pour y puiser l'inspiration de ce qu'il allait dire. Pierre agita brusquement la main pour chasser la fumée qui venait vers lui. Gêné, Marcellin écrasa ce cigare qu'il n'aurait jamais dû fumer devant le jeune homme mais son geste avait été instinctif.

- Avez-vous quelque chose à dire pour justifier votre acte, au réfectoire, hier soir ? demanda-t-il.

Les doigts laiteux n'en finissaient plus de torturer les restes de ce pauvre cigare. Monsieur Marcellin était un ancien professeur de mathématiques plus doué pour les équations que pour la psychologie. Normalement, il intimidait facilement les élèves car il était complètement chauve, imposant et grand mais Pierre Farnèse ne semblait pas du tout effrayé.

- Monsieur le Directeur, ce n'est pas parce que j'ai seulement seize ans que Charles, le cuisinier, a le droit de m'insulter. Je lui ai demandé, deux fois, un morceau de viande plus mangeable que ce qu'il me présentait. Il m'a répondu « c'est ça ou rien, tu ne vas pas faire ton chef avec moi ». Mon père paie pour que je sois nourri correctement.

- Mais vous n'aviez pas à lui envoyer l'assiette au visage. Vous lui avez fendu la lèvre. Mais pour qui vous prenez-vous donc ? pour Dieu le père ou le roi Salomon ? Hurla Marcellin.

Pierre faillit éclater de rire, il se remémorait la scène et l'hilarité générale qu'elle avait déclenchée parmi les pensionnaires lorsque le cuisinier s'était retrouvé le visage dégoulinant de purée et de sauce et voilà que maintenant ce directeur suait à grosses gouttes comme un âne au labeur.

- Je ne suis pas un chien, je suis Pierre Farnèse.

Marcellin s'affala plus qu'il ne s'assit dans son fauteuil.

- Ah ! Oui, Pierre Farnèse ! marmona-t-il. Eh bien Monsieur Farnèse, j'attends la visite de votre père ; en attendant vous n'assisterez plus aux cours. Essayez de trouver quelqu'un qui vous les passe si vous voulez être prêt pour le Baccalauréat dans cinq mois. Vous mangerez seul dans la salle des professeurs où l'on vous servira vos repas.

La discussion était terminée ; Pierre se leva et sortit.

« Quelle histoire pour un simple morceau de viande ! » pensa Marcellin. Soudain, il semblait être un vieillard, il passa ses mains pâles sur son visage livide

puis sur son crâne bien lisse, les taches safran sur le médium et l'index trahissaient son vice. Il chercha nerveusement un de ces cigares longs et fins dont il raffolait.

- Mais pour qui se prend donc ce sale gamin ! Ce n'est pas parce que son père, ce petit bourgeois italien, est un peu plus fortuné que les autres vigneron qu'il est dispensé de respecter les adultes. Non, mais. Je vais montrer de quel bois je me chauffe, au « père » Farnèse.

Il épongea son front avec un large mouchoir de drap qu'il trouva au fond de sa poche.

Quand Francesco Farnèse reçut la lettre du Cours Fénélon, il s'était immédiatement rendu à Lyon. Homme d'affaire avisé, il avait négocié l'annulation de la sanction infligée à son fils après maintes palabres, quelques larmes de crocodiles, une petite « divine comédie », comme savent si bien les faire les Italiens, arrosées de quelques bonnes bouteilles.

- Votre fils est un excellent élève, Monsieur Farnèse mais il a besoin d'encadrement, choisissez l'armée pour lui, s'il réussit son examen.

- L'armée ! Vous n'y pensez pas ! Nous sommes peut-être à la veille d'une guerre et... je n'ai qu'un fils, Monsieur.

Marcellin se sentit gêné comme s'il avait dit la plus monstrueuse des sottises.

- Voulez vous le voir ?

- Non. Ne le dérangez pas. Je suis pressé, ça sera pour une autre fois.

Quel étrange père qui refuse de voir son « qu'un fils » ! Non décidément, Marcellin ne comprenait rien. Psycho : zéro Marcellin !

Pierre l'aurait parié : son père n'avait pas trouvé le temps de venir le voir. Il regarda son assiette à moitié pleine ; soudain, il n'avait plus faim. Il sentit une vague de douleur monter jusqu'à ses yeux, il serra les dents dans un grincement de molaires comme les mâchoires d'un barrage pour empêcher la crue.

Surtout ne pas pleurer.

Surtout ne pas se plaindre. Il fallait tout refouler.

- Ha ! et puis j'oubliais... tu as une lettre ! Voilà qui est nouveau ! Pierre Farnèse qui reçoit du courrier maintenant !

Le surveillant jeta la lettre sur la table. Elle glissa dans un friselis un peu magique jusqu'au verre de Pierre qui regardait ce petit carré blanc voler à lui comme une colombe d'espoir pour s'échouer sur une rive cristal. Le jeune homme sentit, alors, monter une émotion lorsqu'il reconnut l'expéditeur.

« Ils m'ont répondu ! »

- On peut savoir ? Qu'est ce que ce « canard » peut bien t'écrire ? T'as passé une annonce du genre « jeune hargneux et prétentieux cherche stock d'amabilité et humilité. Faire offre. » L'homme se mit à rire à gorge déployée avant de laisser Pierre seul devant son repas inachevé.

Pierre prit la lettre, déchira l'enveloppe, déplia le papier.

« ... un article plein d'originalité... plaisir de le lire... publié prochainement... recevrez la somme... attendons le prochain... salutations... Le Directeur de la Rédaction... »

- Non ! ? s'exclama-t-il tout haut. Il relut, relut et relut encore puis bondit de sa chaise en hurlant sa joie.

Le surveillant, qui venait de sortir, entrouvrit la porte à nouveau :

- Ben, qu'est ce qui t'arrive ?

- J'ai trouvé un stock de bonheur et en plus on me paye pour que je l'accepte.

Rétorqua fièrement Pierre.

Le surveillant resta interloqué

- Qu'est ce que tu racontes ?

- Lisez. Dit le jeune homme en lui tendant la lettre.

- Je vais en écrire d'autres, plein, plein d'articles pour ce « Canard » comme vous dites. Et j'aurai mon Bac, et je serai journaliste.

Le surveillant aussi lisait et relisait, il n'en croyait pas ses yeux.

- T'as de la chance, dit-il enfin. C'était sur quoi cet article que tu leur as envoyé ?

- Vous le lirez prochainement. Ca s'appelle « Le Lyon en cage » et puis c'est tout le contraire, justement je n'ai pas de chance.

- Pas de chance ? murmura l'homme, décidément ce gamin n'est pas normal !

Pierre referma la porte du dortoir. Il était vide à cette heure.

Depuis son entrée dans cette institution somnolente, il avait remarqué que deux thèmes suscitaient l'intérêt des pensionnaires : les filles et la saison de football. Pierre, car ici on l'appelait Pierre, se savait différent : il était trop mince, trop grand pour obtenir le titre de tombeur déjà détenu par un blond costaud à qui le culot ne faisait pas défaut, et le sport ne l'attirait pas davantage.

« Voilà les gladiateurs qui vont se battre pour César. » pensait-il lors des matchs de fin de trimestre.

Ainsi, il se reléguait au rang du solitaire, de l'inadapté, dans cette petite société d'adolescents dont le monde s'arrêtait deux rues plus loin, à l'école des jeunes filles et au terrain de sport.

Entre l'histoire, la littérature et les mathématiques, Pierre apprit à s'envelopper d'une carapace faite de maîtrise de soi et de refoulement.

Ce fut l'année de ses dix huit ans, en pleine guerre, qu'une petite blonde du second étage de l'immeuble où il logeait, leva son triste état d'ignorance et ébranla la carapace.

La sirène stridente annonçait un bombardement. Pierre enfila pantalon, chemise et descendit précipitamment à la cave. Dans la demi-pénombre, deux familles s'agglutinaient sur un vieux coffre, un enfant frottait ses yeux encore embués de sommeil, une femme arrangeait un bigoudi qui s'évadait de sa charlotte. Un couple finissait sa nuit dans un coin sombre.

- Venez vous asseoir là, il reste une place.

La jeune femme qui s'adressait à Pierre montrait du doigt une chaise près d'elle. Son visage exprimait une certaine douceur. Dans la lueur des bougies, il remarqua des larmes sur ses joues qui traçaient un sillon brillant.

- Vous êtes blessée ? vous avez mal ?

- Non, pourquoi ?

- Vous pleurez.

- Ce n'est pas grave. Elle se pencha et finit sa phrase à l'oreille de Pierre. J'ai peur !

Elle se blottit contre lui. Elle semblait si frêle... Un peu gêné, il finit par passer un bras autour des épaules menues de l'inconnue.

C'est elle qui l'invita à dîner le lendemain soir. Elle avait d'ailleurs dû passer la journée à négocier au marché noir, car le repas se révéla pantagruélique en ces temps de guerre. Elle offrit même du vin. Pierre se garda bien d'avouer qu'il trempait ses lèvres pour la première fois dans ce liquide et qu'après le deuxième verre, il planait.

Louise, l'entraîna alors dans son lit, sans ambages. Il sentit, sur cette peau blanche et douce, une légère odeur de chèvrefeuille qui lui rappela vaguement un autre giron, celui de Clara ; sa tête tourna un peu plus... Il n'était pas le seul à avoir besoin d'amour.

Aussi, il laissa les doigts experts de Louise défaire sa cravate et ses vêtements, même si elle le fit sans grâce. Puis, lorsqu'elle ôta les siens sans pudeur, il dévora du regard le ventre rond et les fesses potelées qui s'offraient à lui et cela lui donna un plaisir intense qui fit trembler ses mains. Enfin, lorsqu'elle fit glisser ses bas, il sentit un chaos forcer ses entrailles ; elle se baissait lentement et dévoilait entre les deux colonnes nacrées, la caverne noire de Scylla. Plus rien d'autre ne comptait, il était perdu. Et c'est devant cette nudité que le petit animal crut devenir un homme.

Il partagea ses premières émotions avec le rire moqueur de Louise qui roucoulait à chacune de ses caresses maladroitement. Les deux seins lourds et laiteux avaient le goût douceâtre des brioches sortant du four ; à la fois, il aimait s'y perdre et, à la fois il voulait fuir car le roucoulement de Louise devenait un cri rauque qui l'effrayait. Mais la jeune femme avait un pouvoir indiscutable et ses hanches rondes tanguaient si bien qu'il chavira sans résistance sur cet écueil sensuel qui l'éventrait. Elle sut, par des caresses audacieuses, lui arracher en écho, des plaintes inarticulées. Brusquement, son désir s'affola ; s'arrimant aux cuisses onctueuses qui enserraient son bassin il se laissa engloutir comme l'eau noire salée par cette divine Charybde. Il entendit même la roche rugir lorsqu'il arriva au plaisir dans l'anarchie de ses sensations, meurtri et repu, ému et frustré, avec l'envie de recommencer parce qu'il n'avait pas tout compris, pas tout vécu.

Ainsi, le jeune Farnèse prit l'habitude de descendre tous les soirs, au second étage de ce petit immeuble, où son père lui louait un studio non loin de la Sorbonne où il faisait ses études.

- T'es un drôle de bonhomme, mon Pierre.

- Cesse de m'appeler « mon » Pierre, je ne t'appartiens pas.

- Mais je disais cela par affection. J'exprime ma tendresse, moi, autrement que par la rudesse !

- Qu'est ce que tu racontes ? Je viens te voir tous les soirs, ça ne te suffit pas ?

Elle soupira.

- Ah, tu ne comprends rien ! Je sais que je suis plus âgée que toi, je sais qu'un jour tu partiras, je sais que je ne suis qu'une pauvre fille. Mais, tu ne sais pas aimer, Pierre ! Tu as peur ! Peur de donner et de recevoir, peur de devenir vulnérable si tu montres tes sentiments. Tu t'es enfermé dans une prison pour te protéger. Mais elle t'étouffe ta prison ! Tu ne le vois pas ? Il y en a qui reviennent de la guerre, amputés des jambes, toi, t'es déjà amputé de heu... de ressources sentimentales ! Nous

sommes ensemble depuis six mois et je ne te connais pas. L'intimité, la tendresse, l'affection, la confiance, est-ce que tu apprends ça dans ton université?

Silence oppressant. La tirade de Louise ressemblait à une gifle, elle l'avait dite avec tant de calme et d'évidence. La carapace de Pierre Farnèse était une épreuve insurmontable pour cette fille simple.

- Va t-en, Pierre. Va t-en, tu es incurable !

Louise ferma sa porte aussi vite qu'elle avait ouvert ses bras. Ce fut la première blessure de Pierre.

Surtout ne pas... Ne pas aimer...

.....

### **Commentaires du Comité de lecture Citoyen**

**nathalieS, 33 ans, sans profession**

**« Un roman chatoyant, envoûtant à la lecture aisée. J'ai aimé la fraîcheur, la « couleur » et la musique qui émanent de la lecture de ce manuscrit... »  
Coup de cœur !. Note : 9/10**

**marie-franceL, 57 ans, enseignante**

**« Un livre dans lequel le lecteur se fond naturellement. Un bon moment à passer. » Coup de cœur ! Note 9/10**

**bernadetteH, 62 ans, retraitée**

**« Un beau roman avec un petit côté mystérieux sur un prénom et un visage évoqués tout au début de l'histoire et dont l'identité sera dévoilée au fil des pages. » Coup de cœur ! Note 8,5/10**